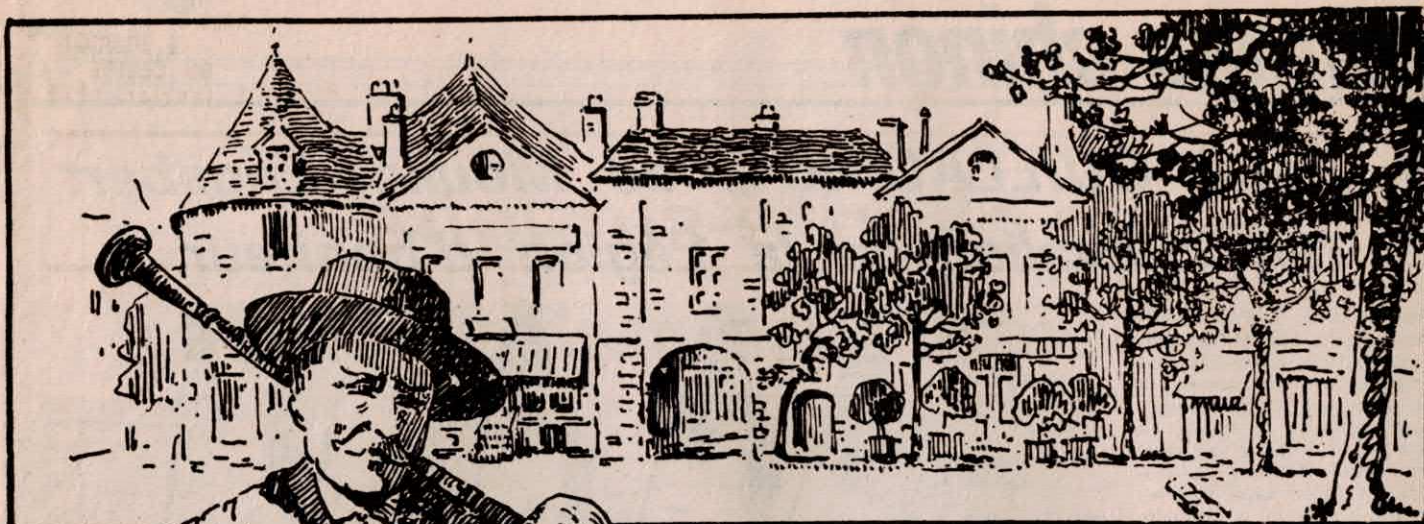




Le MORVAN

DÉCEMBRE 1978

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DU MORVAN

Ce numéro spécial, correspondant aux Bulletins 7 et 8, est tout entier (80 pages), consacré à une étude qui a fait l'objet d'un mémoire de maîtrise, de Martine Régnier, sur

La Seigneurie de Château-Chinon
aux XVII^e et XVIII^e siècles

Nous rappelons que le prix de l'abonnement a été fixé, depuis le 1^{er} janvier 1978, à 20 F. Nous remercions par avance ceux de nos abonnés qui n'auraient pas encore réglé cette somme, de bien vouloir régulariser leur situation : Académie du Morvan, C.C.P. 401 469 T Dijon.

L'extraction de l'uranium dans le Morvan

Sous ce titre, « Vivre en Bourgogne » a publié, en octobre, une étude très approfondie, due à la collaboration de MM. Harbonnier, directeur régional de la distribution E.D.F.-G.D.F., qui traite de l'énergie en général ; Faure, de la Compagnie générale des matières nucléaires, qui traite de la recherche de l'uranium et de son exploitation ; et Laverie, ingénieur en chef des Mines de Bourgogne et de Franche-Comté, qui pose le problème : exploiter ou ne pas exploiter les gisements d'uranium. Rappelons que plusieurs essais ont été entrepris dans le Morvan (notamment dans la région de Château-Chinon (Les Chaumottes), afin de déterminer les possibilités d'exploitation. Nous reproduisons ici quelques extraits de cette étude.

Le premier volet (M. Harbonnier) indique comment se pose le problème de l'énergie dans notre pays :

«...Pour faire face aux besoins prévus, de quelles ressources nationales la France dispose-t-elle ? Il convient de distinguer ressources géologiques et ressources exploitables.

« Par ressources géologiques, on entend toutes les ressources existantes sur le territoire national, découvertes ou tenues pour fortement probables, compte tenu de la configuration géologique du sol. Par ressources exploitables, on entend ce qui pourra être exploité compte tenu des techniques actuellement disponibles, et d'un coût d'exploitation raisonnable.

« En France, les réserves exploitables actuellement recensées sont d'environ vingt ans pour le charbon et de vingt ans pour le gaz naturel. Le charbon peut donc, en 1985, fournir quinze millions de tonnes équivalent pétrole (15 Mtep). La gaz, essentiellement le gaz de Lacq, participera pour 5 à 6 Mtep.

« L'essentiel de la croissance des besoins français en énergie sera couverte par l'énergie nucléaire, dont la participation devrait passer de 2 % en 1973 à 25 % en 1985.

« Pour comprendre l'intérêt de cette nouvelle ressource, il faut savoir que cette énergie est essentiellement française. Nous ne payons à l'extérieur que l'achat du minerai lorsque celui-ci est importé. Or, il n'intervient qu'à 30 % dans le prix du combustible livré aux centrales, le reste comprenant le prix de

l'enrichissement, de fabrication et de retraitement des combustibles usés, toutes opérations, qui, en 1985, seront assurées directement par la France sur son territoire ».

Le second volet (M. Faure), étudie les phases de la recherche et de la prospection : définition de la région à étudier, prospection générale, détaillée ou systématique, sondages et tranchées.

« La prospection systématique ne sera faite que sur les zones où non seulement existent des indices d'uranium, mais aussi où les conditions locales conduisent à penser que ces indices sont suffisamment significatifs, permettant de supposer l'existence en leur voisinage de gisements au sens économique du terme.

« Elles consistent à réaliser un ensemble de mesures sur le terrain à une maille serrée (de l'ordre de quelques mètres). Ces mesures seront de radioactivité, mais aussi de paramètres électriques ou magnétiques. A la suite de ces mesures, seront établies des cartes à l'échelle détaillée de courbes d'is-radioactivité et d'iso-résistivité.

« Ces travaux, qui ont l'avantage de localiser assez finement la position des minéralisations, sont parfois suivis de tranchées : pour la première fois, le minerai est vu, touché, peut-être prélevé pour analyse. S'il s'agit d'un filon, son épaisseur et bien d'autres caractères sont observés et notés.

« L'apparence ordonnée de la méthodologie pour la phase des ressources est l'aboutissement de trente ans de recherches au cours desquels l'outil de recherche et la façon de s'en servir ont été de nombreuses fois façonnés, utilisés, puis modifiés. Encore actuellement, les appareils de détection se perfectionnent et leurs performances s'affinent. Ceci explique que la prospection d'une région ne peut pas toujours être tenue pour définitivement achevée, et que les régions qui ont vu dans le passé des prospecteurs d'uranium peuvent en recevoir plusieurs encore. »

Le troisième volet (M. Laverie) pose la question : va-t-on exploiter le gisement ? Après un rappel des principaux inconvénients d'une exploitation d'uranium, et les craintes ou les refus habituellement exprimés (hostilité

de principe au programme électro-nucléaire, dangers de radioactivité des substances extraites, perturbations apportées au milieu environnant), l'auteur poursuit :

«...Pour une exploitation à ciel ouvert, comme la plupart de celles du Morvan, la variation de la radioactivité aux alentours est en général inférieure à la sensibilité des instruments de mesure. Ce niveau est donc négligeable, comparé aux variations naturelles. Si une personne redoutait (à tort) un niveau de radioactivité ambiant, elle devrait avant tout quitter d'urgence le Morvan pour Paris, ou pour un bassin sédimentaire. Cette conduite n'apparaîtrait pas très sensée. A fortiori, le bon sens devrait faire accepter sans inquiétude la proximité d'une exploitation d'uranium.

«...Il importe que l'on tente de dépassionner le débat, de le ramener à des faits objectifs et de le dépouiller de toutes les arrière-pensées, qui ont trop tendance à le déformer. Une exploitation d'uranium, est, en général, un très petit chantier. Elle ne devrait donc pas susciter plus d'émotion que les centaines d'autres chantiers plus importants, par leur impact sur l'environnement, que compte au même moment le département.

« On peut trouver paradoxal que l'opinion soit tellement sensibilisée aux dangers et aux nuisances d'une exploitation d'uranium, qui sont dérisoires devant les coûts de santé et de vies humaines, et les perturbations de l'environnement engendrées par l'exploitation d'un bassin houiller. L'explication est simple : la première activité est nouvelle, et chacun n'en perçoit pas clairement toutes les implications et retombées ; la seconde est ancienne, et apparaît directement liée à des milliers d'emplois. Mais si l'on élargit le champ, ne voit-on pas qu'il y a plus d'emplois liés à l'énergie nucléaire qu'au charbon ? Mais là encore, qui peut porter un jugement objectif ?

N.D.L.R. — Les considérations ci-dessus n'engagent, selon la formule, que la responsabilité de leurs auteurs. Nous les reproduisons, à titre d'informations objectives, à verser au dossier d'une question controversée, parfois, qui intéresse notre région. C'est dire également que, sans pour autant souhaiter engager une polémique dans nos colonnes, nous accueillerons les observations qui pourraient éventuellement nous être exprimées sur ce sujet.

LE SANGLIER

Par une fin de soirée en septembre, je revenais sur le sentier de la forêt d'Anost, la fraîcheur commençait à se faire sentir, les derniers rayons du soleil léchaient le haut des collines qui avaient revêtu leur manteau automnal aux teintes allant du jaune d'or au brun roux en passant par les rouges et les oranges. Dans ma besace des champignons encore enduits d'humus des bois : ceps, girolles. Je flânais et admirais le ciel chargé de petits nuages gris violacé qui se mariait aux tonalités violettes des monts du lointain. La brume encotonnait la vallée, et les cheminées crachotaient une fumée bleue du bois qui brûle lentement pour chauffer la soupe du soir, et s'élevait toute verticale.

Je passais de clairière dorée, bouleaux, chênes et faillards au sous-bos sombre des sapinières lorsque, dans la pénombre, je vis dressée devant moi la silhouette brunâtre, légèrement voûtée, d'un campagnard solide et sans embompont, aux aguets près d'un échappée où l'on distinguait le ciel entre la cime des arbres. Je fis encore quelques pas et reconnus Boul, une vieille connaissance que j'ai dessinée à plusieurs reprises.

Célibataire, la cinquantaine, une figure rude typée de morvandiau, le cheveu bas sur le front étroit et carré, nez aplati se terminant pointu comme celui du renard, une bouche ourlée, moustache noire comme ses cheveux courts et gros, toujours mal rasé, ce qui embrunissait son visage dans lequel on ne voyait que deux yeux perçants comme ceux d'une souris ou d'une écrevisse, sous des arcades profondes frangées d'épais sourcils. Tout le visage sous la pénombre d'un chapeau mou, vieux, troué et déformé où brillait la crasse déposée par les mains. Comme vêtement un éternel paletot de chasse kaki avec poche dorsale, un pantalon de coutil marronnâtre, des bottes éventuellement nous être exprimées sur ce sujet.

pas d' bruit, surtout pas d' bruit ». Boul son épaule gauche appuyée au tronc d'un hêtre, camouflé par les feuilles, le fusil en main, prêt à être braqué, et moi, assis à deux mètres du sol sur une branche de traverse, le dos contre l'arbre également. Le Boul tirait doucement sur sa pipe à intervalles réguliers et moi j'étais ouïe et yeux grand ouverts, retenant un peu ma respiration. Le silence était total, pas le moindre zéphyr. De temps en temps, une feuille se détachait tombait en tournoyant et donnait une idée du bruit par son frôlement, ou alors un ronfleur grattait le sol en passant furtivement à nos pieds.

Deux heures et demie. Je prêtai l'oreille, le silence me paraissait encore plus profond. J'entendais battre mes tempes, ma respiration faisait une buée, la fraîcheur commençait à tomber, lorsque je crus percevoir au loin, sous-bois, un bruissement. La bouche entrouverte comme si cela me permettait de mieux capter... plus rien. Puis, au bout de cinq minutes, le bruissement reprit. A ce moment, la main de Boul se leva et s'abaissa. — C'est ça, ils viennent... Alors le bruissement se fit de plus en plus précis puis ont distingua bientôt le foulement des brindilles sèches et des branches, accompagné cette fois de quelques grognements... eux aussi se précisèrent, jusqu'au moment où tous ces bruits conjugués arrivèrent de façon plus sonore ; on les devine à une centaine de mètres, puis c'est le silence, et le vacarme recommence... Ils approchent. Dans une éclaircie, je vois bouger les branchages poussés par plusieurs masses brunâtres qui foncent, droit sur le petit sentier qui aboutit au champ. Ils reniflent, grattent dans les ornières, ramassent des glands au passage qui craquent sous leurs dents. — Je ne sais combien ils sont. Deux continuent par le sentier et d'autres, en tirailleurs avancés, forcent

Chère souvenance

LA "VIE" DE COUCHES | REVUE

A quoi cela tient-il que rien ne vous efface,
Images d'autrefois, si banales pourtant !
A quoi cela tient-il qu'au cinéma du temps
Le plus beau des décors jamais ne vous remplace !

Images d'un pays qui fut mien sans partage,
Et dont le souvenir, au plus profond de moi,
N'a point cessé de m'imposer sa douce loi,
Tel un livre admiré dès la première page.

Voici le cher village aux aubes radieuses
Avec ses bruits et ses rumeurs d'un autre temps,
Ses chemins malaisés et ses chars cahotants,
Sa croix de pierre et sa fontaine aux eaux rieuses.

Les maisons ont des airs d'aïeules débonnaires ;
La mousse est sur leurs toits comme un second bonnet ;
Leurs murs ont un aspect quasi parcheminé...
O visage émouvant des logis centenaires !

Et voici la demeure à mes songes fidèle.
Des paires de sabots en encadrent le seuil,
Et la même lucarne, au grenier, suit de l'œil
Depuis toujours le preste envol d'une hirondelle.

Entrons. L'ancienne horloge est là, tricotant l'heure,
Maille à maille, au tic-tac de son chant régulier.
Chaque meuble est en place à son coin familial ;
Rien n'a changé, me semble-t-il, dans la demeure.

Voici la huche à pain, le vieux fauteuil, l'armoire,
La table où notre bol de soupe était servi,
Les grands rideaux à fleurs tombant des ciels de lit,
Et cette assiette au mur, dont m'amusait l'histoire.

Chaque objet me chuchote un mot, me conte un rêve...
Qui donc est cet enfant bien sage, et tout à coup,
Dès que la lourde porte a tiré son verrou,
Courant, cheveux au vent, dans le jour qui se lève ?

O pays d'autrefois, mon jardin, ma prairie,
Ma première aventure et mon premier bonheur,
Quel périple jamais pourrait tenter mon cœur
S'il détournait mes pas de ton imagerie !

Bataille des saisons sur la colline ronde,
Coups de chapeau du vent moqueur dans les taillis,
Bocage aux oiseaux fous quand vient le temps des nids,
Cortège des moutons dans la lumière blonde...

Que dire encore ? L'automne en guêtres de feuillage,
La fanfare de l'air dans les grands peupliers,
Ou, quand l'hiver rougit le nez des écoliers,
Ces milliers d'oiseaux blancs sur les toits du village...

Ainsi, chaque saison nous offrant sa parure,
Nous éprouvions nos pas dans ces décors changeants,
Volontiers dédaigneux des paroles des gens,
Choissant à plaisir le jeu de l'aventure.

An ! comment l'oublier, l'aventure d'enfance ?
A-t-on jamais fini d'en épuiser le goût
Quand un bout de clocher qu'on revoit tout à coup
Suffit à raviver sa chère souvenance...

Georges RIGUET.

LA VIVRE DE COUCHES et la triste fin du magicien qui voulut l'exterminer

Au cours de leur visite du château de Couches, à l'occasion de notre sortie d'automne, les participants ont pu, du haut de la terrasse, contempler le paysage tourmenté de « la Creuse », où se trouvait, en des temps très anciens, l'antre d'une « Vivre » redoutable, que nous avons succinctement évoquée. Quelques-uns de nos confrères ont paru désireux de connaître l'histoire de ce monstre, dont le souvenir se perpétue encore de nos jours.

Tous les vingt ans, en effet, durant une journée, l'accueillante petite cité revit à l'heure médiévale. Des messieurs en pourpoint et haut-de-chausse, des dames en longues robes aux couleurs vives et coiffées du hennin, circulent dans les rues. M. le maire, lui-même, tient à honneur de revêtir le costume des échevins du Moyen Age pour présider cette journée du souvenir et de liesse. Sur les places et aux carrefours, troubadours et ménestrels créent une animation joyeuse. Et l'après-midi, un grand défilé carnavalesque se déroule. Le spectacle qui, jamais, n'est bouffon, ne manque ni d'allure ni de pittoresque.

On fête, en effet, ce dimanche-là, l'extermination de la Vivre, monstre redoutable qui sema l'épouvante dans la localité voilà six cents ans et plus. Une très ancienne complainte en patois de l'époque nous en conte l'histoire, tout au long de dix-huit strophes dont nous reproduisons quelques extraits dans une transcription plus contemporaine :

Il y a bien des années,
C'était vers l'an treize cent,
Qu'un monstre affreux, pour long-temps,
Bête infâme, âme damnée,
A la Creuse, près de là,
Au bois des Breux se fixa.

Et l'on apprend ainsi que « la Vivre, c'est son nom, avait le

corps d'un dragon, des griffes d'acier, la gueule ouverte à tous vents, énorme et pleine de dents... Elle mangeait les enfants, dévorait bœufs et moutons, petits gamins et vignerons ».

Bien sûr, on essaya d'en venir à bout : « Les archers avec leurs flèches tiraient pour la supprimer, sans jamais rien entamer de sa peau dure et rêche ». Alors, un sage « plein d'bons conseils, l'esprit toujours en éveil », rassembla les Couchois valeureux et les convainquit que, seul, avec l'aide de Dieu, le magicien Yoata pourrait triompher du monstre. Alors :

Avec sa flûte enchantée,
Du vieux château jusqu'aux Breux,
Yoata suivi des Preux,
Vers l'antre où l'hydre est terrée,
Se dirige le premier,
Pour la prendre en son charnier.

Et ce fut le miracle espéré ! Yoata tira de sa flûte des sons si mélodieux que « la Vivre, en un tremblement, obéit comme un enfant », et suivit docilement le magicien jusqu'au grand four qu'en tre temps on avait préparé à son intention.

Et la Creuse était en fête,
On chauffait, chauffait le four,
Construit au pied de la Tour,
Pour brûler vive la bête.

Et puis, dit la complainte, « Yoata, candide, entre dans le très grand four, et puis la Vivre à son tour ». Mais, soudain, la Vivre, que commencent à dévorer les flammes, « pousse un cri terrible, plus fort que celui des lions, et qui fit trembler colline et monts ». On avait bien pris la précaution

d'attacher Yoata à une corde qui devait servir aux Preux à le retirer à temps du brasier. Hélas ! voilà que

Fermant la fournaise horrible,
Les plus brav' perdant raison,
Fir' du four une prison...
Le bien brav' magicien
Fut abandonné des siens,
Près de l'âtre maléfique.
Avec la Vivre, il mourut,
Et jamais on n'e r'vit plus !

Pauvre Yoata ! C'est le souvenir de cette fin tragique, celle du magicien et du monstre, que l'on évoque tous les vingt ans. La dernière fois, ce fut le 25 août 1968. En 1988, puis encore cinq fois par siècle, Couches revivra à l'heure médiévale et acclamera un cortège entourant le char où une gigantesque « Vivre » de bois et de carton, effrayante avec son corps de dragon, ses yeux flamboyants et sa gueule ouverte sur des dents d'acier, est proménée en grande liesse vers le bûcher allumé près du vieux Château, où elle mourra en effigie comme elle mourut vers l'an treize cent. Le souvenir de Yoata n'est pas oublié et, conclut la complainte :

De c'martyr, c'est p't'être l'âme,
Qui revient tous les vingt ans,
Nous ram'nant pour quelques instants.

Cette Vivre qu'on acclame,
Mais c'est pour rire à présent,
Et faire du bien, assurément !

Car, en effet, ces manifestations sont organisées au profit des œuvres sociales et de bienfaisance, et c'est bien la meilleure moralité de cette histoire.

Marcel BARBOTTE.

REVUE DES REVUES

Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais (tome 59), G. Rougeron publie la suite de son étude sur « Les intendants du Bourbonnais de la généralité de Moulins », les exposés de M. de Fournoux, André Leguai (Les sires de Bourbon et les rois de France), et M. Guy (Le souvenir et l'œuvre des chanoines Pradel et Clément).

La tour de l'Orle d'Or (Semur-en-Auxois), dont le numéro 2 est consacré à « Un pathétique épisode de l'histoire du Puy de l'Orbe » (Jeanne Corot), « La vie de Semur à travers son prieuré bénédictin » (Madeleine Blondel), et « Les fouilles d'Epoisses » (Daniel Goimard).

Les Amis de Vézelay publient, sous une forme ronéotypée, leur premier bulletin. On y lira quelques bonnes feuilles de Jules Roy, de Pierre Haas (Voyageurs à Vézelay aux XIX^e et XX^e siècles), du père H. Delautre (Regards renouvelés sur l'église de Vézelay).

Vivre en Bourgogne (octobre) a publié une interview de notre vice-président, le peintre Jacques Thévenet (Marcel Barbotte) « Les élus, les Bleus et les Blancs » (D' Taupenot), « Mme de Staël à Coppet » (Mme A.J. Martellet).

La Revue des Deux Mondes (décembre), au sommaire : Témoignage romain (R. Brouillet), Sur le Québec (Alain Peyrefitte), La grande presse (A. Guérin), Portraits et souvenirs (Emile Roche, P. Millet, A. David), Etudes et chroniques (B. de La Sablière, P. de Calan, Cl. Lachaux), Propos et essais (G. Palewski, F. Seydous, J. Barsalou, M. Gabilly, Pascal Arrighi), Les lettres, les arts, le théâtre, le cinéma.

Les douze coups retentissaient au loin au clocher du village que j'arrivais sur lieux. Pas une lumière en vue, tout le monde dormait. Mon gars était déjà là.

« Salut ». « Salut ». Ça va ? — C'est va ben, y croué ben qu'c'est être bon. — Alors t'vais t'mette iqui, y'é deux fouaillards pou t'garrer en cas d'charge des bestioles. 8 Surtout t'regades et te n'bouges point d'un souffle. — Moué y vais là-bas é eune quinzaine de mètes su t'é drouète, qu'mensqui, nous deux, on voué tout sans s'géné.

Effectivement, d'où nous étions on voyait le champ du François en entier, environ un hectare et demi, entouré par la lisière de la forêt, dont une grande partie était limitée par des grosses pierres empilées et d'autres roches que la nature avait placées là. Il y avait trois entrées possible pour les bêtes, d'une dizaine de mètres de largeur et toute les trois à portée de fusil et, bien entendu aussi l'étendue de betteraves et pommes de terre convoitées par les sangliers.

« Et ben, a c't'heure on n'é pus qu'à étende, en principe, vu le leune et le pleu qu'on tombée y devro éte entr'eune et deux heures. Planquons nous ben et

Jean SEVERIN.

les broussailles dans un fracas du tonnerre. Puis, le calme à bleue, soit beige, et son éternelle pipe au bec, tenue par l'unique incisive qui lui restait, avec toutes ses molaires par contre.

« Alors », fis-je, « qu'est-ce que tu fous là, scrutant toujours le ciel, le fusil prêt ? ». Il finit de tirer sur sa bouffarde et me répondit : « La bécasse !... » à peine avait-il prononcé cette parole qu'un coup de feu partit et on entendit descendre l'oiseau sur les feuilles pour tomber tout chaud à quelque vingt pieds de nous dans le pré. « Et de trois », fit-il... « ah ! les garces, a sont vives ». « Mais toi aussi, dis donc »... « Oh y'o l'aibitude, ça et le sangnier au guet, lai neu, y'o lé chase qu'y préfeure, mais le sangnier y'é des fouées y faut attendre pendant quatre, cinq heures lai neu »... « Ah ! ah ! j'aimerais bien assister à une partie ». « Et ben t'ai quai v'ni, j'y va samdi souair su l'coup d'minneu, y'o lé plane leune, on y voué mieux, t'aurai qu'é me r'trouver vers l'boué du Grand Pin, t'sai y'o l'évoué que t'mai dessiné ». D'accord, rendez-vous fut pris.

Le samedi venu, après m'être restauré je m'équipe en conséquence : bottes, vieux chapeau écossais, veste de laine, blouse-veste et imperméable beige marron. Vingt-trois heures, me voilà parti.

La petite brume de la journée était calmée et la lune jouait à cache-cache entre les légers nuages qui étaient doucement poussés par la brise de haute altitude. Sous bois, j'y voyais tout juste au début, puis, habitué à l'obscurité, j'avancais d'un pas résolu, les brindilles m'accompagnant de leurs craquements.

Les douze coups retentissaient au loin au clocher du village que j'arrivais sur lieux. Pas une lumière en vue, tout le monde dormait. Mon gars était déjà là.

« Salut ». « Salut ». Ça va ? — C'est va ben, y croué ben qu'c'est être bon. — Alors t'vais t'mette iqui, y'é deux fouaillards pou t'garrer en cas d'charge des bestioles. 8 Surtout t'regades et te n'bouges point d'un souffle. — Moué y vais là-bas é eune quinzaine de mètes su t'é drouète, qu'mensqui, nous deux, on voué tout sans s'géné.

Effectivement, d'où nous étions on voyait le champ du François en entier, environ un hectare et demi, entouré par la lisière de la forêt, dont une grande partie était limitée par des grosses pierres empilées et d'autres roches que la nature avait placées là. Il y avait trois entrées possible pour les bêtes, d'une dizaine de mètres de largeur et toute les trois à portée de fusil et, bien entendu aussi l'étendue de betteraves et pommes de terre convoitées par les sangliers.

« Et ben, a c't'heure on n'é pus qu'à étende, en principe, vu le leune et le pleu qu'on tombée y devro éte entr'eune et deux heures. Planquons nous ben et

les broussailles dans un fracas du tonnerre. Puis, le calme à nouveau, ils écoutent et repartent. Je les perds de vue un court instant. Les branches bougent à l'entrée du champ et, arrêt, plus rien, cela pendant environ dix minutes. Tout est immobile. — C'est alors que la harde reprend son chemin et débouche sur le terrain labouré. A ce moment-là la lune apparaît toute largement et éclaire le spectacle, nous en montrant les moindres détails : le mâle énorme et la laie, suivis de sept marçassins déjà de belle-taille. La famille élargit son action et chacun de défoncer avec son groin la terre pour en extirper les fruits cultivés. Le plus gros des marçassins se dégage sur la gauche, seul, à environ vingt mètres des autres. Je vois Boul qui met lentement en joue et... deux coups partent, leurs détonations déchirent le silence de la nuit, répétées par d'innombrables échos pour enfin mourir lentement dans le moutonnement boisé et embrumé des monts noirs. Le troupe affolée dégueperit dans un fracas épouvantable, brisant tout sur son passage, en tous sens, mais dans la bonne direction du bois. Le mâle passe à nos pieds, il est impressionnant, donnant des coups de boutoir à droite et à gauche. — On ne bouge pas. — Le grondement de la meute se prolonge un bon quart d'heure, s'atténuant dans l'épaisseur des taillis de la forêt. Puis, tout redevient calme. Sur le terrain, la masse sombre n'a pas bougé. On attend et Boul se dégage, me faisant signe, je descends de mon perchoir et le rejoins, il recharge son fusil et on avance dans le champ. Elle est là, toute chaude et molle, étendue le nez plein de terre, le regard vitreux. C'est un mâle, le plus gros des marçassins, il a été touché à la tête, le premier coup a été le bon, l'autre l'atteint à peine à la patte avant.

Boul me dit : « Eh bin t'voué qu'm'en qu'sé s'joue, y'o pas difficile, surtout qu'on y voyo qu'm'en plein jour. Min, prends l'flingue, j'vas foute la bête dans l'sac. Aides-moué à la mette su mon dou et, en route mouvaste troupe ! ».

Il bourre sa pipe et sur le chemin du retour reprend : « Y seu content qu'c'est é bin donné. T'é vu l'spectac ? Y'o prenant, hein ? Pour moué y'o eune fête, peu t'vais pouvouère en goûter, y vais t'beiller un cuisseau d'evtou le selle et un bout d'longe. Té voué qu't'auras pas perdu ton temps, t'auré qu'à v'ni d'main dans la matinée qu'm'ensqui t'verré qu'm'en qu'on va l'dépiauter ».

André DULAURENS.

Pages extraites d'un ouvrage en préparation : « Demeures, petits métiers et coutumes du Morvan », écrit et illustré (60 gravures) par André Dulaurens.